



# Budapestre vonatkozó ujságcikk

Oszályozás

791.45

Szerző: Robert de Ners

Cím: La Révolution cinématographique de Budapest

Forrás: Figaro

Paris  
(Hely)

1919. 10. 8

(Idő)

(Köt. v. füz.) (Oldal)

Hely

Idő

"1919"

Személy

Helyszám

## La Révolution cinématographique de Budapest

A peine Bela Kun a-t-il eu le loisir d'arriver dans son camp de concentration et d'y défaire ses malles, que le nouveau gouvernement magyar, auquel je consacrais hier un article bienveillant — il était temps — vient déjà de disparaître. Le tout en trois jours. Les Hongrois ont toujours eu la prétention d'être dans le mouvement. Ils y sont diablement! Napoléon I<sup>er</sup> disait — et il pouvait le dire avec quelque expérience — que « dans les révolutions, il y a deux sortes de gens : ceux qui les font et ceux qui en profitent ». Budapest a changé tout cela. Ceux qui chassent du pouvoir les dirigeants sont eux-mêmes congédiés avec une telle rapidité qu'ils ont tout juste le temps d'aller rejoindre à la gare les expulsés de la veille et de faire route avec eux, ce qui leur permet de causer ensemble et d'être d'accord. Ce sont des révolutions pour cinématographe. Nous verrons ce qu'elles donneront.

Celle qui nous occupe — étant donné que nous n'avons aucune raison de regretter M. Peidl et ses amis — n'est pas dépourvue d'une certaine gaieté.

Il était avant-hier, six heures du soir, les nouveaux ministres étaient en train de goûter les délices d'une première réunion, et de considérer l'avenir avec cet optimisme particulier aux gouvernements frais émoulus, et qui fait du pire démagogue une sorte de réactionnaire, lorsqu'un huissier vient dire à M. Peidl :

— Monsieur le Président, ce sont les gendarmes...

M. Peidl songea que c'était bien tôt. Ajoutez à cela — je veux dire à ces gendarmes — la présence du général Schnetzer, inspecteur supérieur de la police, et vous comprendrez l'émotion dans laquelle se trouve précipité le ministre social-démocrate de M. Peidl. Ce ministre, après une délibération d'une extrême brièveté, décida de se retirer. Il signa préalablement un procès-verbal. Ce fut une petite satisfaction d'amour-propre. En s'en allant, M. Garbái, le ministre de l'instruction publique, qui a des lettres, dut songer que les apophtegmes les plus usagés de la politique avaient perdu tout espèce de sens. En effet, on avait coutume jusqu'à ce jour de s'accorder sur ce point, « que les gouvernements ne comptent que lorsqu'ils ont des gendarmes ». Il est maintenant avéré qu'en Hongrie les gouvernements n'existent qu'à condition de n'en pas avoir.

Il convient d'ailleurs d'ajouter que le gendarme hongrois — je le connais — est un personnage redoutable. Il n'a rien de bon enfant. Il arrête quelquefois, mais il cogne toujours. Les Serbes et les Roumains ont eu assez à souffrir de sa cruauté. Il n'obéit qu'à son instinct brutal, et avec lui le brigadier n'a jamais raison. Il faudra nous méfier du gendarme hongrois.

En même temps que M. Peidl et ses amis abandonnaient leurs portefeuilles, un nouveau ministère se constituait sous les « auspices » — auspices est d'une charmante discrétion — de l'ex-archiduc Joseph qui lance le titre mérité de

« gouverneur de l'Etat ». Cette nouvelle formule de l'autorité est destinée à rassurer les uns et à ne pas inquiéter les autres. Au début de la révolution, l'ex-archiduc Joseph — qui paraît avoir un sens très développé de l'opportunisme — s'empressa de reconnaître le régime républicain et de renoncer pour lui et son fils aîné à tous ses droits et privilèges d'archiduc et de membre de la famille impériale et royale. Néanmoins le manifeste que promulgua hier le prince est signé « archiduc feld-maréchal Joseph ». Cela fait tout de même mieux sur une carte de visite, et le nouveau chef du pouvoir magyar semble vouloir en mettre beaucoup. Il veut, en effet, un ministère de coalition. Il a choisi pour président du nouveau cabinet un bourgeois, M. Frédéric — qui devient « ministre-président ». M. Frédéric est un nom qui n'éveille jusqu'à présent aucune susceptibilité.

Dans le ministère, un médecin a pris le portefeuille de l'hygiène — ce qui est bien dangereux. Les généraux Schnetzer et Tanazos sont chargés, le premier du portefeuille de la guerre, le second de celui des affaires étrangères. On attend l'avis du parti paysan et on le redoute ; car, en Hongrie comme partout ailleurs, les paysans représentent le bon sens.

Cette révolution, somme toute assez pittoresque, n'a pas coûté une goutte de sang. Elle n'a pas eu un seul cadavre à promener dans les rues. Il paraît d'ailleurs que cela est démodé. Espérons

zinyomda 1920

que cette bénignité aura des lende-  
main.

Que devons-nous attendre de l'archiduc Joseph? Je l'ignore. Pour l'instant, nous nous contentons de savoir qu'il appartient à la branche de Toscane, de la Maison des Habsbourg, — ce qui est une atténuation. Nous avons également à inscrire à son actif qu'il a subi un échec retentissant en août 1915 dans le secteur de Lublin, où il commandait les troupes.

L'archiduc s'est mis en rapport avec les représentants militaires des Alliés. C'est fort aimable de sa part. Mais ces gracieusetés ne doivent pas nous priver de quelque méfiance. Tout ce qui vient de se passer à Budapest confirme ce que j'ai eu à plusieurs reprises l'occasion de dire ici même, à savoir que le bolchevisme hongrois n'est que le masque du nationalisme magyar.

Il est indispensable que les représentants des Alliés laissent largement profiter les Roumains de leur victoire, dont la révolution d'hier n'atténue en rien l'importance salutaire. Il est indispensable qu'ils obligent la Hongrie à remplir les clauses du nouvel armistice qui ne peuvent paraître exagérées qu'à ceux-là seulement qui ignorent que la Roumanie n'exerce pas de représailles mais effectue simplement les reprises du matériel, des armes, du bétail et de l'argent dont elle a été abominablement dépouillée par les Hongrois lors de sa défaite.

Attendons ce Joseph, ce Frédéric, et leurs gendarmes, à leurs actes. Ils sont Magyars, donc ennemis résolus et traditionnels de la France. Cela doit suffire à leur valoir notre suspicion et, s'il y a lieu, notre rigueur.

Robert de Flers.